

V I A T I Q U E S

170

Là où commence le silence

La clé d'une saison inédite est tombée
dans le sable fuyant d'une plage familiale

La clé rêvée d'une saison inédite aux quatre vents
est égarée dans une fosse commune de clés inventées
ouvrant des saisons inédites en trompe-l'oeil.

La clé d'une saison inédite est abandonnée
dans le sable fuyant d'un cimetière à rêves,
entre les pierres tombales sablonneuses
qui portent toutes un nom tu.

La clé entrevue d'une saison inédite esquissée
est tombée dans le sable fuyant
d'un monde sans querelles.
Le climat paisible n'autorise pas
les recherches.

Mais même en l'absence
supposée de celles-ci,
il apparaît que
la clé ciselée d'une saison inédite tenace s'est perdue
dans le sable fuyant
d'un désert nécessaire.
Elle a résisté à la lente corrosion des milliers d'échos
de mots inhabités.
Des petits tourbillons de mots desséchés
l'ont lentement ensevelie.
Des mots dupes d'eux-mêmes se sont rassemblés
pour prononcer l'oraison funèbre
de la clé immémoriale d'une saison inédite condamnée.

La clé enterrée d'une saison inédite écourtée
repose en paix
sous le sable fuyant d'une plage familiale.

à moins qu'un cri

Fatalité

Le visage
que les ressorts du désespoir minéral
ont figé en masque mortuaire
s'éveille sous sa tombe.
Les fluides attaquent obstinément
sa rigidité orgueilleuse
d'enfant solitaire.

Le regard,
inconscient de sa puissance,
du témoin rescapé,
voudrait se remplir de son immobilité définitive,
gage d'un deuil
mille fois annoncé.
Mais ce regard ne fait que ranimer
l'écoulement incoercible des fluides
qui corrodent le masque mortuaire
et rendent implacablement le visage
aux rêves
qui dominant le temps.

Le visage
pétri par la puissance ignorée du regard
du témoin rescapé,
le visage,
labouré par les fluides opiniâtres
qui montent à l'assaut
de ses pores volontairement verrouillés
sous le masque mortuaire,
le visage,
sous le regard
oublieux de sa puissance
du témoin rescapé,
conquiert inexorablement
la chaude fulgurance d'une laideur
de nouveau-né;
envers caché des masques mortuaires
soigneusement sculptés,
démenti cinglant au sublime
des pétrifications.

Visage
en éveil laborieux
sous le tombeau craquelé du masque.
Visage,
baigné des fluides salés coriaces
qui sourdent de la source cachée
de l'être,
fluides complices de la puissance honteuse
du regard rescapé.

Le témoin déconcerté ne peut décider
s'il doit donner acte
du deuil mille fois confirmé,
ou de la résurrection souterraine
tenace.

Mai

Entre les tours d'un Babel unilingue,
tout près des chaumières,
la lumineuse figure
cernée d'ombres
de la dernière altérité
attendait, tapie
dans le coin poussiéreux
de la pièce nue.
Elle fit le signe
non convenu
de son attente
de l'angle émergé
des sillons de l'âge.

La reconnaissance déferla
d'un verre opaque,
rempli d'un sirop de groseille oublié
qui épancha deux soifs
venues d'ailleurs.
Une galaxie inconnue
poussa ses branches
dans le feuillage desséché
du rhododendron ployant
devant la fenêtre glauque
de la pièce nue.
Des mots sauvages
découpèrent des sentiers zigzagants
sur le tapis sans couleur.
Les années-lumières de proximité,
surgies des mégots hâtivement éteints,
repoussèrent les pays natals
vers l'ordre du dehors,
en faveur d'une double naissance
nue.

La figure,
illuminée de flammes noires,
de l'ultime altérité
aspira les mondes parallèles
et divergents.
Remplie à ras bord,
elle les déploya
dans la pièce nue
en un labyrinthe de pulsations,
destiné à canaliser
les traces de tous les silences
apatrides.

Plus jamais de calendrier grégorien
qui puisse contenir
mai.

Loin devant

Naviguer dans l'entre-temps du voyage insoupçonné
au-delà des marques de trace en trace

De l'apprentissage tendu des déambulations forcées
entre les barreaux d'une zone grillagée.
L'amour: enfermement communiquant
de générations comprimées,
du même bord d'un bateau fou à la dérive,
au milieu d'une scène muette illuminée
derrière un rideau de plomb.
Déambulation tracée
sur une feuille de route
d'avant la naissance.

De la tâtonnante montée d'échafaudages de rêve
vers les forêts suspendues du Large,
vers les tourbillons de vents neufs
qui transpercent le partant volontaire
d'une gaie nudité solitaire.
L'amour: regard paisible du jumeau,
regard commun qui prend soin de la distance
du même bord des échafaudages.
Montée tracée
sur une feuille de route
d'avant l'âge.

De la descente halétante vers l'air coupant
d'un moment immémorial renouvelé.
L'amour: étreinte contractée des sangs dans la poussée
vers le surgissement du Premier Cri,
du même bord de la douleur lumineuse.
Descente tracée
sur une feuille de route
d'avant la mémoire.

Du retour aux postes de garde incertains
autour des brèches de l'enfermement communiquant,
du retour aux mots de passe tenacement chuchotés
derrière le rideau de plomb.
L'amour: verre partagé d'ivresse opiniâtre
avant les courses nocturnes,
zigzaguant entre les piliers
de l'Avenir Radieux,
du même bord du non-oubli.
Retour tracé
sur une feuille de route
d'avant le voyage.

Naviguer dans l'entre-temps du voyage insoupçonné.

Déambulation veloutée entre les barreaux souples
d'une zone illimitée,
de l'autre bord de toute dérive,
sur une scène ensoleillée de feux noirs,
derrière un rideau de souffles mêlés.

Montée en flèche des marches d'un éveil rigoureux
vers les étendues du Proche,
vers les vents intemporels
qui couvrent tout passage prévisible
de l'autre bord de la distance.

Descente glacée dans les eaux bouillonnantes
d'un instant immémorial figé,
poussée répétée d'un Premier Cri
aux échos étranglés
de l'autre bord de la douleur lumineuse.

Retour aux postes de garde invisibles
du surgissement communiquant.
Souvenir laborieux des mots de passe tus
après les courses nocturnes,
zigzaguant entre les piliers
de l'Avenir Suspendu,
de l'autre bord de l'oubli.

déambulation,
montée,
descente,
retour
jamais tracés
sur aucune feuille de route
de l'autre bord de la mémoire.

L'amour: apprentissage tendu de l'infini.

Avancée

Le lit sec
du fleuve nocturne
désormais sans mémoire
accueillera les trombes d'eau
à venir.

le rêve,
arme du crime,
ne frappera plus
à l'aube.

les couteaux brillants
de l'absence
s'émoussent
dans l'ouate d'une douceur légitime
d'inspiration vaguement toscane
entrevue de loin

pendant que le Dedans éventré
ravaude, diligent,
ses entrailles malmenées

le Large s'étire
endolori
d'un long recroquevillement
de fœtus heureux.
Il soutient seul
le regard du vide.

les doux entremets
sur la table d'hôte,
songe de fin d'exil,
tombent en poussière
chaque matin d'un réveil
à découvert.

Habiter
jour après jour
sa propre chair, éparpillée
sous les coups des quatre-vents,
qui nourrira,
son propre sang, cendre rougeoyante
de tous les feux de brousse passés et à venir,
qui abreuvera
l'étranger
jamais convié au festin.

Viaticque pour une descente

Tu as eu lieu

dans la béance soyeuse des nuits immémoriales
dans la montée des fleuves erratiques qui nous ont élus
demeure unique pour labourer leurs rives prévisibles
par le déferlement et la quiétude sonore.

Nous les portions sans savoir ces eaux de paroles
manquantes
l'Absent habite il ne sait se dire

Ces fleuves, longtemps recouverts du béton des jours surpeuplés
ameutés par le premier des souffles à contre-courant
pour se répandre dans les cellules assoiffées,
ces fleuves portent toutes les tempêtes sauf le naufrage
des heures décapitées, des songes sans clairière,
de la douceur sans dureté.

de cachettes en seuil

Tu as lieu

dans le débordement des fleuves vers les confins
des sentiers desséchés,
porté par les fonds au-delà des tarissements,
plus loin que la géographie sans mémoire,
à travers des creux de soi,
vers le plateau de solitude
balayé de rafales de présence.

Tu auras lieu

enveloppé du regard absent,
loin

sous le givre de l'impensé
quand l'eau des mémoires se secouera
jusqu'à l'ébullition, transpercée des clartés nocturnes
de tous les fleuves erratiques que charrie le fleuve,
à chaque pas qui mesurera la largeur
de ses trois rives,
dans son été, fruit d'hiver
devant l'océan des saisons sèches.

Où s'exiler?

Tout fleuve l'eau les pas les noms
nous occupent comme territoire

Viatique pour un éloignement

Arc-bouté
à perdre haleine
aux parois des mémoires certifiées loin de ton nom nocturne submergé
de profil au mystère écartant la voix pour les voix
louvoyant dans les forêts du simulacre habillé des gestes saccadés
de l'absence
les yeux ouverts
orgueilleusement bandés

par effraction
tu viens

Arpentant un paysage de deuils inexplorés,
de faille en faille
silhouette se croyant solitaire qui se coule dans la brume
de toutes nos eaux ameutées,
voie d'impossible fermeture seule nuit possible

je te reconnais

Dans les lignes irisées de la sous-entente indissoluble
dont l'étoffe déchiré tapissera chaque passage

tu viens

à voix basse à voix noyée dans le silence,
creusé à tous les échos par l'enfermement,
dans les détours de glacier, les vols suspendus,
dans le labyrinthe des dettes, dans les courts vertiges

je te reconnais

transfuge de gangues superposées à corps fendu
marquant des signes d'acier du proche
l'argile sculptée de la séparation

tu viens

à limite de peau à distance infinie à jamais plus,
à cicatrice indélébile de renaissance nocturne
sur ton flanc

je te reconnais

les yeux brûlés des liquides incandescents
tâtonnant vers la retraite des fourrés natal sans épine
insurgé solitaire à drapeau de fleuve contre le sceau
de la loi des embruns
à toute barrière défendant

tu viens

à corps perdu entre les vieux échafaudages
à réengendrer les clairières égarées
passeur de tous les poids lestés de nuit
devenu étranger aux peaux sans écharde

je te reconnais

Pas à pas dans les confins du jour, les semelles
alourdies par l'humus du lointain
protégé par le nocturne renié
corps à corps avec les frontières têtues

tu viens

à l'insu devant derrière, les oreilles bouchées
à ce qui te nomme, tremblant d'écoute

je te reconnais

de mue en réhabillage, de brèches en seuil
d'initiale en nom, de crue en eau dormante
d'acte en pierre, d'enclos en plaine
d'assaut en planque, porteur sans appel
appelé au bord de chaque péril éloigné

tu viens

Visage
à exil, à ancrage, à dérouté, à tous les départs
ma seule nuit possible mon dur apprentissage

dans tous tes chemins

je te reconnais.

Nommer

Il y a un monde, il était impossible de dire
Les mots prête-nom s'agglutinaient aux passages
Les oreilles, bouchées de bruits tacites
se remplissaient de surdité, politesse de la survie.

D'une île en trompe-l'oeil à l'autre, entourés de remparts
de terroir ferme, les mots des trajets découpés
n'en finissent pas de vouloir se concilier le crépuscule,
d'ameuter le factice,
de déclamer interminablement le nom certifié des lieux

pour empêcher le silence de présenter ses comptes
pour effacer le nulle part de la page blafarde.

chaque matin
à contourner les dépôts de nuit
à installer le givre savant
à s'abriter dans les rumeurs domestiquées,
dans les courses chronométrées des allées dégagées
devant les broussailles

pour se perdre de vue aux non-lieux du dire
pour ne pas devoir nommer d'absence.

A l'extrême bout des expéditions surpeuplées
les dépôts de nuit furent fracturés
par la nudité tressée des souffles transfuges.
Réveillée en sursaut par une voix de toutes parts
la formule magique oubliée rassemble, tenace,
les mots déchus, les mots vagabonds,
les mots de nulle part
elle attire les traces perdues du silence
vers la plage blafarde, la page blanche
solitude habitée de l'Absent.

Impossible d'esquiver
les trappes inexorablement ouvertes
sur le royaume de la nuit enfouie

car le Livre est caché derrière les fourrés,
les grèves de l'été, les branches d'osier
derrière tout voyage imprévisible
il fuit
encordé dans les ronces du nulle part,
tapi dans les failles des abris natals,
dans les pièges invisibles du lointain,
dans les minuscules enfers des méninges.

Affût solitaire au bord du Mot
je t'épelle je te déchiffre
sur n'importe quelle plage blafarde

dans la patrie commune du nulle part nocturne

de l'écriture